

objectif, m'accompagne gaiement. Quelques minutes plus tard, nous attaquons les spaghettis bolognaises. Tout baigne. Je remarque à peine les personnes qui s'installent à côté de nous. Du moins, dans un premier temps. Un je ne sais quoi me fait lever la tête ; je reconnais alors une copine de ma fille, d'autant plus facilement qu'elle a de magnifiques cheveux roux. Puis, le calme se fait, chacun retient son souffle. Le garde-champêtre arrive et bat le tambour... « Avis à la population... »

La jeune fille prend la parole ; d'une voix très posée et parfaitement audible, elle claironne à la cantonade : « ...Oh, mamie, je le reconnais... c'est lui qui m'a mis un doigt dans le derrière ! »

Mon épouse fait tomber sa fourchette. Je manque de m'étrangler. Mon intérêt pour la gastronomie italienne chute brutalement. Je me fais un peu l'effet du Grand méchant loup confondu par le Petit chaperon rouge ; vingt sourcils froncés se tournent vers moi. Nif-Nif, Naf-Naf et Nouf-Nouf remontent leurs manches... en fait, je ne suis pas au restaurant : je suis dans la merde. Deux secondes plus tard, un flash spécial en direct de mon cortex cérébral relie cette affirmation gênante à mon vécu professionnel : je revois la scène à l'origine de ce (putain) de malentendu... je m'empresse de rétablir la réalité historique.

Premièrement : ce n'est pas moi.

Deuxièmement : ce n'est pas ce que vous croyez. Mère-grand m'écoute en se grattant la tête. Parfaitement détendu (tu parles...), j'en mets une couche en souriant et j'interpelle la jeune fille à la mémoire défaillante : voyons, ma grande, j'étais en face de toi pendant l'examen... et ta sœur, elle tricote un pull au facteur ?

La mamie hésite un instant avant de m'étrangler. Heureusement, un éclair de lucidité illumine sa petite fille ; celle-ci confirme bientôt ma version des faits. « Ah oui... peut-être... c'était pas vous ; c'est le docteur qui m'a examinée... »

L'atmosphère, lourdement chargée, s'allège un peu. Mère-grand se fend d'une grimace qui ressemble à un sourire et mon épouse arrête la procédure de divorce... Le dîner reprend son cours ; mes voisines entament leur galette et leur petit pot de beurre tandis que nous finissons nos spaghettis. Naf-Naf continue cependant à nous regarder de travers ; apparemment, il a très bien entendu l'annonce du garde-champêtre, mais un peu moins le dialogue avec Mère-grand. J'arrive quand même à avaler ma pizza sans que les carabiniers me tombent dessus. Ceci dit, le charme de la soirée a du plomb dans l'aile. Je décline l'offre de boire un café et je me sauve avec ma femme sous le bras.

En sortant, Nouf-Nouf (qui doit avoir une très bonne audition) m'adresse un sourire XXL. Dehors, il fait doux. Ça ne m'empêche pas de relever mon col de veste. Je mets également mes lunettes de soleil, malgré une luminosité très relative...

... Putain de métier ; et la tendresse, bordel ! Avant-guerre, les suffragettes se sont bougées la rondelle pour obtenir le droit de vote, mais les mecs d'aujourd'hui ont aussi du pain sur la planche : ils n'ont pas encore obtenu tout à fait le droit de prendre soin. Sans suspicion... Ceci dit, les femmes sont-elles réellement prêtes à abandonner leur chasse gardée ? Quand j'en vois certaines en plein syndrome de Stockholm avec des blaireaux qui leur piétinent la tronche, j'en doute un peu. Mais c'est une autre histoire ; nous parlerons de choses qui fâchent un autre jour... ■

## Angèle, le trompe-couillon et la T2A

■ Marie D'Umigna, psychologue dans un service de gériatrie à Marseille

Angèle, dans le temps, quand elle faisait les toilettes aux vieilles patientes de mon service de gériatrie, prenait toujours le temps de plaisanter, y allant de mots crus et de sourires. « Alors, maintenant, on va s'occuper de la fofoune... », « Et puis un peu de trompe-couillon pour finir », en mettant du rouge aux joues en fin de toilette. Quand la patiente à la fin était toute propre, elle était contente, et Angèle aussi.

Aujourd'hui, avec la tarification à l'activité, les nouvelles aides-soignantes, les remplaçantes d'Angèle, sont méprisées, dévalorisées, elles courent après le temps, prises dans un système où la galéjade n'existe pas, n'est plus comptée, ni reconnue. Alors rares sont celles qui arrivent à trouver encore le temps et l'énergie de plaisanter, et les toilettes sont devenues tristes.

Et si c'était la T2A, le trompe-couillon ? ■